POURQUOI JE NE SUIS PAS (ENCORE) MORT



FABRICE NICOLINO

Où il apparaît qu'on peut être mort mais vivant. Où l'on découvre que le monde est rempli d'imbéciles qui vomissent *Charlie*. Où l'on rencontre un anarchiste qui ne renonce pas au combat. Où l'on s'interroge sur le sort du héros tragique.

Est-ce qu'on peut raconter ça ? Il entre, je vois sa tête de ninja dans l'embrasure de la porte, je saute en arrière, il tire, je chope trois balles, je suis mort mais vivant, il s'approche, son pied est à un mètre, je ne respire plus jamais, il ne conclut pas, il ne m'achève pas, c'est un tâcheron de la mort, un apprenti du crime. Est-ce qu'on peut raconter ça ? Je me vide de mon sang, les os des jambes ont percé le tissu du pantalon, je ne vois pas mon Bernard ni son crâne ouvert, son crâne répandu, lui dont je serrais le coude il y a cinq minutes en rigolant. Est-ce qu'on peut raconter ça ? J'ai chassé le sang, j'ai découpé au chalumeau exactement toute vision du massacre, comme avec un cutter qui aurait enlevé de ma mémoire ce que je ne peux pas voir.

L'après. Le camion de l'urgence, où je demande à une femme médecin, semi-conscient, si je vais m'en sortir. Elle qui répond qu'elle fera tout ce qu'elle pourra. L'hosto. L'intubation. Le noir néant. La visite de deux flics. L'un des deux tripote son holster. Je crois qu'il tripote son holster. Je suis sûr que les deux sont des djihadistes venus m'achever. Je ne peux bouger. Je ne sais quand, comment, combien on m'a opéré. Dans la salle de réanimation, je voudrais dire qu'il faut des gardiens à la porte derrière moi, car ils vont venir, c'est l'évidence. Mais il n'y a pas de porte.

L'après, longtemps l'après. Plus de fauteuil roulant, seulement l'hébétude. Je reviens pour la première fois à *Charlie*. Il me semble que c'est la première fois. Riss est blanc. Mais blanc, les lèvres resserrées, comme malade. Je sens qu'il pourrait tuer. Il y a une engueulade féroce avec une petite bande, à propos du fric venu droit de la mort des nôtres. Je ne cite personne. Tous ne sont pas des salauds, mais l'un d'entre eux, qui soupçonne Riss de vouloir garder pour lui le trésor, est une crapule, que j'avais repérée dans l'équipe bien avant l'attentat. Il me donne envie de dégueuler. Il va partir, heureusement.





LES GRANDS MORALISTES

Je n'ai découvert leurs mots que peu à peu. Dès avril 2015, le démographe Emmanuel Todd publie un livret – *Qui est Charlie ?* – dans lequel il entend montrer que les millions de manifestants du 11 janvier ne seraient que la continuation de l'histoire des droites depuis deux cents ans. Ils n'ont pas défilé pour la liberté, mais pour le racisme. En mai, Todd ajoute : *« Faire du blasphème sur la religion des faibles,* [c'est] *un projet national. »* Todd, qui fut stalinien, membre du Parti communiste de Mai 68, quand les sbires de Georges Marchais vomissaient le mouvement en cours.

Régis Debray. En avril 2015 lui aussi, il livre le fond de sa pensée : *« Ce qui est ennuyeux, c'est qu'on a sacralisé l'état d'esprit pour le moins léger de* Charlie Hebdo, *l'idée qu'on peut rire de toute chose, qui est en réalité en porte-à-faux avec les données de l'époque. »* Le grand moraliste s'est prosterné pendant des décennies devant le despote Castro, quand le régime de ce dernier embastillait le poète Heberto Padilla à la manière des procès de Moscou et pourchassait par milliers prostituées et homos.

La liste est si longue. J'en ai la nausée. Frédéric Lordon, écrivant pour *Le Monde diplomatique* dès le 13 janvier 2015 : *« "Je suis Charlie." Que peut bien vouloir dire une phrase pareille, même si elle est en apparence d'une parfaite simplicité ? »* Car enfin, ajoute-t-il, *« des personnes tuées, il y en a régulièrement, Zied et Bouna il y a quelque temps, Rémi Fraisse il y a peu ».* Ce *Monde diplomatique* qui a soutenu depuis sa création toutes les aventures criminelles, pourvu qu'elles aient une estampille de gauche, de l'Union soviétique stalinienne au Venezuela de Chávez, passant par la Chine des millions d'assassinats, le Nicaragua du tueur Daniel Ortega et, bien sûr, la dictature castriste.

J'abrège, car il y a tant de beaux esprits aux dimensions nanométriques. Juste un mot sur Edwy Plenel. Tout à son personnage dérisoire de grande conscience de gauche, il compare en novembre 2017 un dessin de *Charlie* – par Coco – qui le moque à l'Affiche rouge des si jeunes membres du groupe Manouchian, tous fusillés par les nazis. L'homme rêve à haute voix d'être un modèle intellectuel et moral, et, plus lucide que quiconque, affirme que l'atteinte à sa personne entre dans le cadre d'*« une campagne générale de guerre aux musulmans ».* Pardi ! *Charlie* n'a-t-il pas osé s'en prendre au tartufe – et prédateur sexuel – Tariq Ramadan, si longtemps le cher ami de Plenel ?

Je ne peux m'empêcher de relier tous ces points. Par-delà tant de différences évidentes. C'est que la France a connu une débâcle de la pensée, qui peut être résumée d'un mot : le stalinisme. Pendant des décennies, les (nombreux) soutiens de ce courant, jusqu'à de « prestigieux » intellectuels, ont défendu tous les mensonges. De la guerre espagnole au conflit mondial de 1939, de la guerre froide à l'avènement de Marchais, et au-delà, le Parti communiste a perpétuellement reconstruit la réalité. Et le drame complémentaire, c'est que cette pathologie mentale n'a pas été extirpée. Nul n'a eu à payer le prix de ce désastre. Les héritiers directs sont toujours là, fréquentables. Et les épigones indirects n'éprouvent aucune peine à continuer le même jeu sordide. Certes, les habits ont changé, ce qui permet aux cuistres de prétendre qu'il ne s'agirait que de vieilleries. Que celui qui en parle joue d'absurdes prolongations. C'est exactement la même chose avec le fascisme, qui avance sous d'autres atours, aussi différents qu'évidents. On ne veut pas admettre. Le stalinisme a habitué les esprits à préférer l'idéologie à la vérité.

Moi, je m'en tiens à la parole de Soljenitsyne : *« Si le mensonge règne sur le monde, qu'au moins cela ne soit pas par moi. »* La constellation des imbéciles distingués ne pouvait pas reconnaître le danger flagrant de l'islamisme, car elle n'a jamais su défendre la liberté pour tous. Verraient-ils un homme décapité dans une rue de Conflans-Sainte-Honorine qu'ils ratiocineraient encore. Et dans ces conditions, celui qui se place en première ligne ne peut être que raciste. *Charlie* l'est, *Charlie* le serait, car il faut bien trouver des cibles pour mieux apprécier sa posture, et ses postiches.

DU CÔTÉ DE SØREN KIERKEGAARD

Au centre du tableau, le nôtre, il y a Riss. C'est un homme à part. Il est peu à peu devenu un homme à part, défendant pour nous l'idée du monde. L'idée d'un monde possible. J'ai souvent pensé aux tragédies de la Grèce antique, au Racine d'*Andromaque,* à Giraudoux, même. Et toujours s'imposait la vision d'un héros tragique. Il en est quantité de définitions, mais l'une d'elles m'a arrêté net, et c'est celle du philosophe danois Søren Kierkegaard. La vie de son tragique personnage mêle la tristesse à l'angoisse, et, dans son livre *Crainte et tremblement,* il note : *« Le héros tragique renonce à lui-même pour exprimer le général. »*

N'est-ce pas exactement ce que Riss est devenu, *nolens, volens* ? L'idée de sacrifice est désormais ridiculisée par tous les fats de la scène officielle. Car l'étalon de tant d'existences vides, c'est l'hyperindividualisme. S'engager ? Pouah. Risquer sa peau, quand il est si bon de pérorer, quand il est si rentable de ne jamais sortir du cercle d'or où se mènent les carrières ? À aucun prix. Jamais. Riss vit depuis dix ans une claustration volontaire, entouré d'hommes en armes. Le fait-il pour la gloire, ou pour tous ? Le vrai est qu'il tient un flambeau qui éclaire jusqu'aux recoins de ce monde malade.

Je pourrais aisément donner plus de détails sur ce qui m'apparaît comme un calvaire. Sur les lourdes bagnoles blindées dont il est si difficile d'ouvrir les portières. Sur les gestes mille fois répétés d'hommes, fusil au poing, chargés de le protéger. De nous protéger. Sur ce moment particulier où l'on se retrouve dans la rue, devant la porte en fer des bureaux de *Charlie,* quand pointe l'inévitable vision d'un tireur djihadiste en embuscade.

Depuis toutes ces années, j'ai souvent parlé avec lui. Et je crois que nous sommes tombés d'accord plus d'une fois. Pas sur tout, et de loin, car je suis profondément anarchiste, et décidément écologiste. Ce qu'il est, lui ? Je n'en sais à peu près rien, dans les détails du moins. Mais enfin, nous savons bien que nous sommes plongés dans l'époque historique de toutes les régressions. La plus simple, celle qui nous fait pleurer nos morts, c'est bien sûr l'irruption de la forme totalitaire d'une des religions monothéistes. Une forme, faut-il insister ?



« TUEZ-LES TOUS, DIEU RECONNAÎTRA LES SIENS ! »

L'islamisme est un enfer qui détruit terres et peuples dans un grand nombre de pays. Musulmans. Les nombreux crétins de chez nous qui ne commencent pas ainsi leurs palabres sur le sujet montrent leur profonde indifférence au malheur des autres. Je pense souvent à ces derniers. À ces dernières, car les femmes sont dans le viseur des kalachnikovs. Et aux hommes, et aux enfants, et à ces grandes civilisations défuntes.



Le germe de l'asservissement est dans la religion, et parfois y pousse comme une herbe drue. La religion. Les religions. Je songe à cette phrase apocryphe du 22 juillet 1209, attribuée à Arnaud Amalric : *« Tuez-les tous, Dieu reconnaitra les siens ! »* Amalric était pourtant légat du pape, mais, ce jour-là et les suivants, ses soudards ont massacré à Béziers des milliers d'habitants. Et que dire du 24 août 1572, quand les hordes catholiques éventrent les femmes protestantes, accrochent les têtes huguenotes au gibet de Montfaucon, éclatent les corps des enfants sur les murs de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois ? Allons. L'histoire des hommes est faite de cycles. Encore faut-il le savoir. Encore faut-il comprendre. Et agir.

Entendons-nous bien : l'islamisme n'est que la pointe aiguë d'un phénomène planétaire. Il y a retour à toutes les formes possibles de tribalisme. De repli identitaire nationaliste, ethnique, religieux bien sûr. C'est comme un vaste concours auquel ils participent tous. Orbán, Meloni et Poutine en Europe, à quoi il faut ajouter les poussées de Le Pen, des furieux du belge Vlaams Belang, de l'espagnol Vox, des Démocrates de Suède, du portugais Chega, de Solution grecque, de l'AfD d'Allemagne. En Asie, la clique au pouvoir en Chine, mais aussi le fou de Dieu hindouiste Modi en Inde. Ailleurs, le bouillonnement qui agite en tous sens les sociétés arabo-musulmanes. Enfin, bien que j'en laisse de côté, Milei en Argentine, Bolsonaro prêt encore à dévorer le Brésil, Trump qui va fondre sur nos si rares conquêtes.

LE TRIOMPHE DE LA MACHINE BINAIRE

L'autre évidence que nous partageons, Riss et moi, c'est qu'un processus de mort est en cours avec la numérisation de toutes les activités humaines. Une autre régression, malgré l'apparence du moderne. On voit à peine quand cela a commencé, on ne voit pas où cela pourrait s'arrêter. De nouveau s'impose l'idée de cycle. Nous avons parfois Benjamin Franklin, Denis Diderot, Georges-Louis Leclerc de Buffon, Lev Nikolaïevitch Tolstoï, Nelson Mandela, Mohandas Karamchand Gandhi. Et trop souvent le despote et le dictateur.

Nous rêvons, de chimère en chimère, que la prochaine invention sera la bonne. En oubliant une cruelle certitude : la qualité morale des humains ne bouge pas. Ce qui, en revanche, déferle sans cesse, c'est la démesure. Les outils que nous créons ne sont pas appropriables par une humanité en paix. Ils sont à eux seuls une guerre. Une guerre atroce contre les formes vivantes. Et, bien sûr, ils hurlent à pleins poumons l'exacerbation des moyens de contrôle policier. Notre incapacité à penser les liens entre la machine binaire et la liberté nous coûtera cher. D'évidence, le transhumanisme, cette idéologie de la race supérieure, a remporté une manche. Une bataille. Mais, comme dirait l'autre, la guerre n'est pas encore perdue.

On ne se rend visiblement pas compte. J'insiste donc : tout concourt désormais au contrôle de chacun de nos gestes. Et bientôt de la moindre de nos pensées. J'ai un souvenir bien précis de l'arrivée dans ma vie du téléphone portable. Ce devait être en 1993. J'étais au Palais de justice de Paris, en compagnie d'un mien ami, avocat. Il s'écarta un instant, et je vis bien qu'il parlait. Je me moquai. Pourquoi diable avait-il besoin d'un de ces premiers téléphones portables ? Il me répondit sans surprise que c'était pratique. Je n'en croyais pas mes oreilles. J'ai gardé de cette époque préhistorique un autocollant merveilleux. Sur fond blanc, cette phrase en lettres noires capitales : « LE TÉLÉPHONE PORTABLE, C'EST QUE POUR LES TROUS DU CUL ».

Je devais croire que je serais épargné, mais je ne le fus pas, même si je fis de la résistance ordinaire jusqu'en… 2024. Tout a suivi. J'ai adopté l'ordinateur, ce bourreau des âmes, parce que ne pas le faire m'aurait obligé à changer de métier, et je ne voyais pas lequel j'aurais pu exercer. Tout a suivi. Les codes. Les voix enregistrées. L'extrême vitesse, alors que la lenteur est au fondement même de l'idée démocratique. Et maintenant l'intelligence artificielle.

Le troisième point qui nous a réunis, Riss et moi, c'est la crise climatique, que je décris depuis des décennies – mais oui ! il y a des preuves – comme la mère de toutes les batailles humaines. Nous ne sommes pas les mêmes, car, s'il ne tenait qu'à moi, je pulvériserais les journaux pour les obliger à changer le cadre de leur pensée. Même *Charlie* ? Je dois avouer que oui.

Dans le temps compté qu'il reste, la seule tâche est de réunir ce qui peut l'être encore. De rassembler d'une manière dont personne ne veut. De proposer une voie, aussi singulière, aussi évanescente qu'elle paraisse. Le grand malheur qui nous assaille me fait fatalement penser à ces années perdues, entre 1917 et 1939. Le rapprochement a ses limites immédiates, car l'agonie des écosystèmes menace toutes les sociétés humaines de dislocation. La situation est-elle pire qu'alors ? J'aimerais tant me tromper, mais, oui, je le pense.

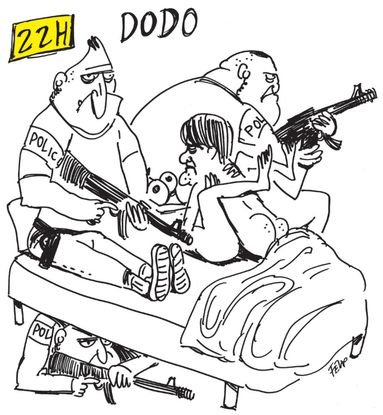
DU JAMAIS-VU DEPUIS « HOMO HABILIS »

Il n'y a pas besoin de tant réfléchir. La situation actuelle est-elle la pire de l'histoire des hommes ? Oui. Depuis deux millions d'années, depuis *Homo habilis,* jamais nous n'aurons vécu sous une telle menace. C'est inédit. Cela n'a jamais été. Et, dans ces conditions, toutes les formes politiques que nous nous sommes données sont inutiles, le plus souvent nocives. Elles parlent toutes de ce qui disparaît à l'horizon le plus noir. Elles sont mortes sans le savoir.

Il nous faudrait tant en changer, il nous faudrait tant inventer, créer, nous emparer une fois encore du mot « espoir ». Et nous regardons les écrans. Plutôt, nous regardons le doigt du sage qui montre, lui, la Lune. J'ai bien aimé, il y a une couple d'années, le film *Don't Look Up.* Ne regardez surtout pas là-haut ! L'apocalypse y a les contours d'une comète qui va tout anéantir, et il faudrait. Oh oui, il faudrait. Mais Meryl Streep, la présidente américaine, mange dans la main d'une multinationale, et elle rigole, comme rigole en ce moment Donald Trump.

Moi, je continue à attendre le sursaut historique. Absurdement, peut-être. Mais sincèrement. Je vois dans la brume épaisse des jours ce que serait un nouveau 1789. Un dynamitage. Le renvoi aux oubliettes de cette funeste classe politique et de tous ses soutiens. Les industriels, assez criminels pour continuer une route que tous savent suicidaire. Les grands ingénieurs d'État – les Mines, les Ponts –, qui mettent en musique les moindres desiderata de la première et des seconds. Les journaux exécrables qui jugent plus important un fait divers advenu en Loir-et-Cher, ou en Dordogne, ou dans le Finistère, que le destin des vivants.

Des vivants, de tous les vivants, car nous ne sommes pas seuls. Nous ne sommes qu'une partie, qui écrase toutes les autres. Nous scions la branche de tous les arbres. Nous égorgeons ou nous noyons les fauvettes et les papillons, les phoques comme les tigres, les baleines, les abeilles, les panthères des neiges. Ce sursaut que j'appelle devrait s'ouvrir sur une Déclaration universelle des devoirs de l'homme. Celui qui détruit doit commencer par reconstruire. Et renoncer aux innombrables colifichets qui ruinent tout équilibre.





LA DESTINÉE D'UNE PIERRE DU CHEMIN

Un dernier mot sur la France de 2025. Il règne un silence de cimetière autour de mon *Charlie.* En dix années, pas un seul journal de ce pays n'a jugé bon de consacrer du temps et de l'espace à une équipe menacée de mort. Aucun journaliste n'a cru bon de faire une enquête sur les conditions de travail de notre petite équipe. Où sont passés les moralistes, les indignés, les simples confrères ? Trouvent-ils ordinaire qu'un hebdomadaire soit contraint de vivre dans un bunker ? Ne parlons pas même d'information, ce mot tordu que tant d'entre eux sortent aussi vite que leur carte de presse. Mais où s'est cachée la solidarité ? Où se terrent l'émotion et le cœur, la chaleur, la main tendue ?

Ils me font honte, j'en suis presque désolé pour eux. *Charlie* devrait donc se contenter de larmes de crocodile, si abondantes les soirs d'attentat. *Charlie* devrait être satisfait que l'on mobilise tant d'agents de l'État pour éviter qu'il se retrouve une fois de plus dans les gros titres, les seuls qui les intéressent vraiment. Le quotidien, les larmes muettes du quotidien, les peurs invisibles du quotidien nous sont réservées en exclusivité.

Qu'est donc *Charlie,* qui a choisi le rire dans ce monde qui pleure ? Je ne veux pas parler de cet hebdomadaire sur papier, qui peut plaire ou irriter. Qui peut faire chier. Qu'on a le droit de trouver mauvais, qu'on peut – et on le voit – ne pas lire. Mais l'oublier ? Mais ne pas comprendre que *Charlie* ne nous appartient pas ? Il n'a rien à voir avec les pauvres mots et dessins que nous continuons de publier. Rien. Il est. C'est un lumignon. Le symbole de ce que nous avons de plus précieux. *Charlie* est un noble synonyme du mot « liberté » et, pour cette raison, devrait garder sa place dans l'esprit de tous ceux qui n'ont pas abdiqué.

Quant à moi, je me tourne vers Léon Felipe Camino Galicia de la Rosa. Connu, si peu, sous le nom de Léon Felipe. Au début du siècle passé, ce pharmacien d'Espagne est devenu comédien ambulant, puis fermier en Afrique, puis professeur d'université en Amérique. Et surtout poète. Je relis souvent ces vers, qui parlent d'une *piedra pequeña,* une *« petite pierre ; /*[…]*/ humble caillou des routes ; / comme toi / qui par les jours d'orage / t'enfonces / dans la boue de la terre ».* Une petite pierre qui un jour, peut-être, servira à armer une fronde. Je suis ce caillou. ●